

Anne-Marie Baron

# Honoré de Balzac à 20 ans

L'esclave de sa volonté



## Dans la même collection

GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeanniot

COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud

JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric

MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu

ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Séry

### **Collection dirigée par Louis-Paul Astraud**

ISSN : 2109-6368

ISBN : 978-2-84626-411-2

© Éditions Au diable vauvert, 2012

Au diable vauvert

[www.audioble.com](http://www.audioble.com)

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

[contact@audioble.com](mailto:contact@audioble.com)

## Prologue

« Je vis entrer, écrit le caricaturiste Henry Monnier, un homme jeune encore, mais d'un embonpoint déjà très apparent, l'œil vif, la figure ronde et souriante, les mains dans les poches, la démarche nonchalante, l'air d'un moine ou d'un paysan. » Ce portrait du jeune Honoré Balzac arrivant au café Minerve recoupe celui que fait son ancien camarade du collège de Vendôme, Jules de Pétigny, qu'il fréquente pendant son séjour à Paris à 20 ans : « Petits yeux étincelants d'esprit, taille grosse et courte, épais cheveux noirs en désordre, figure osseuse, grande bouche, dents ébréchées, mise négligée. » Mais aucun des deux ne relève à quel point il est attendrissant avec sa bouche gourmande, son expression franche et avenante, et le charme qu'il dégage, comme sur le portrait fait en sépia par Devéria vers 1825.

Surtout, ce qui fait sa particularité, ce sont ces « yeux de souverain, de voyant, de dompteur... », qui fascineront Théophile Gautier et que Balzac prêterà au protagoniste de l'un de ses premiers romans, Louis Lambert, philosophe, voyant, génie et fou.

## « Un grand homme doit être malheureux »

À 20 ans, en 1819, Honoré n'arbore pas encore la particule que son père s'attribuera deux ans plus tard sur une série de faire-part du mariage de sa plus jeune sœur Laurence avec un nobliau, pour attester son ascension sociale. Particule qui consacrerait un jour à ses yeux la juste place de l'artiste dans une société inégalitaire. Car, comme son père, il veut sortir de l'obscurité, de l'anonymat, de la roture, pour acquérir un nom, une généalogie, un titre de noblesse. Sa famille, cette famille qui lui a chichement mesuré son affection, il la refuse et fait tout son possible pour y échapper. Le jeune écrivain prétendra donc s'inscrire dans l'histoire comme acteur brillant de la vie publique au lieu de rester confiné dans l'ombre hostile de la vie privée. Se doter d'ancêtres

honorables qui puissent justifier son prénom et faire oublier le passé peu reluisant de la famille Balzac, qu'Honoré veut effacer de sa mémoire et de la mémoire collective. Non qu'il doute de sa propre aptitude à acquérir la célébrité et à entrer dans l'histoire par la grande porte. Mais il sait que la France du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas été totalement changée par la Révolution, que les origines familiales y comptent plus que le talent ou le mérite. Il faut avoir été avant d'être.

Né le 20 mai 1799 du mariage de convenance d'un père égoïste et d'une mère insatisfaite auprès d'un mari de trente-deux ans son aîné, le jeune homme a eu une enfance sans amour, dont il porte les stigmates. Non sans un certain orgueil d'ailleurs, car il veut devenir écrivain et il croit, comme il l'écrira dans ses trois articles de 1830 du journal *La Silhouette*, qu'« un grand homme doit être malheureux ». De ce côté, il n'a pas à se plaindre. Son enfance a été « comme une longue maladie » (*Le Lys dans la vallée*). Dès sa naissance, il a été mis en nourrice à Saint-Cyr-sur-Loire, où sa sœur Laure, née le 29 septembre 1800, est venue le rejoindre. Est-ce parce que sa mère avait perdu à la naissance, un an jour pour jour auparavant, un premier enfant, Louis-Daniel, qu'elle n'a pas voulu élever les suivants ? Ou par manque d'amour maternel pour les rejetons d'un époux trop peu aimé ? Questions

torturantes qu'Honoré ne cesse de se poser. Il se dira plus tard « l'enfant du devoir », mais ce qui est clair à ses yeux bien avant 1819, c'est que ses deux sœurs, Laure, née en septembre 1800 et Laurence, née en avril 1802, ont été aussi peu choyées que lui, tandis que son frère Henry-François, né en 1807 pendant ses années de collège, continue à faire l'objet de toute la tendresse maternelle. Ce manque d'amour s'explique par la différence d'âge entre ses parents certes, mais aussi par la différence de milieu social. Bernard-François Balssa (devenu Balzac), fils de laboureurs, né en 1746 au hameau de La Nougayrié, commune de Montirat, entre Languedoc et Rouergue, a épousé Anne-Charlotte-Laure Sallambier, née en 1778 dans une famille de bourgeois parisiens. Après la mort de leur premier-né, la naissance d'Honoré a été accueillie, il le sait, avec une telle indifférence que sa mère n'a pas voulu lui choisir de prénom et que son père, chargé de le déclarer, lui a donné un prénom de hasard, celui du saint du 16 mai selon la biographie que lui consacre sa sœur. Mais l'acte de naissance de l'enfant est établi selon le calendrier républicain, en date du 2 prairial an VII (21 mai 1799) avec la mention « né d'hier » (20 mai) et Bernard-François Balzac, franc-maçon, anticlérical, n'a sûrement pas sous la main une concordance du calendrier républicain avec un calendrier grégorien comportant les saints du jour. Plus vraisemblablement,

le prénom d'Honoré a été choisi par référence à Honoré Marchant, ami de la famille, qui achètera la maison des Balzac à Tours en février 1813, et dont le fils, Albert, sera le condisciple d'Honoré au collège de Vendôme.



## Le nom du père

Le père d'Honoré, aîné d'une famille de onze enfants, a quitté son village natal en 1766 pour ne plus jamais y revenir. Ce Méridional a fait une belle carrière de fonctionnaire et il est devenu un notable. Un caractère bien trempé et une confiance illimitée dans le pouvoir et l'efficacité de l'administration qu'il a servie lui ont permis de passer du service de l'Ancien Régime au zèle républicain. Anticlérical, girouette politique, il a su tirer le meilleur parti de la fraternité maçonnique. Il n'a probablement pas porté le tablier de maçon avant 1789. Quand se constitue à Tours, en novembre 1802, la loge *La Parfaite Union*, composée de militaires, de bourgeois et des notables éclairés de la ville, son oncle par alliance, Michel Antoine Sallambier, marchand de draps parisien, l'initie et l'introduit. Bernard-François

va même en diriger l'atelier au titre de « Vénérable » dans les années 1810-1811 et aider en 1813 un certain Coudreux, paré du beau titre de « Très Illustre Chevalier », à installer officiellement le souverain chapitre de la loge, atelier des grades supérieurs qui rappelle le lien conservé par la maçonnerie avec l'Église. Le nom de Coudreux marquera durablement la vie et l'œuvre de son fils : c'est à lui qu'Honoré louera pour l'été 1830 une maison avec sa maîtresse, Mme de Berny, La Grenadière – qui a donné son titre à une jolie nouvelle –, et il adoptera ce nom comme nom de plume journalistique pour ses articles de *La Caricature*.

Directeur des vivres et des subsistances de la 22<sup>e</sup> division militaire, puis adjoint au maire de Tours et administrateur de l'hospice général de la ville, le père d'Honoré a tenu à exprimer ses idées administratives dans des brochures d'intérêt public aux titres interminables : *Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats, et de ramener les hommes qui les commettent aux travaux de la société* (1807), *Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées* (1808), *Histoire de la rage et moyen d'en préserver, comme autrefois, les hommes, et de les délivrer de plusieurs autres malheurs attaquant leur existence* (1809), *Opuscule sur la statue équestre que les Français doivent faire ériger pour perpétuer la mémoire d'Henri IV*

*et de leur amour envers sa dynastie avec des recherches sur les anciens monuments de ce genre* (1814). Ambitieux, opportuniste, il a fait preuve d'une stratégie professionnelle impeccable, qui lui a permis de s'élever et a probablement fait l'admiration du jeune Honoré, tout autant que cette extraordinaire faculté d'adaptation à toutes les situations et à tous les régimes.

Le jeune homme, qui n'a vraiment connu son père qu'à 14 ans, a immédiatement été fasciné par son tempérament d'homme du Midi. Il a compris pourquoi il s'était attribué une particule et il a poursuivi cette démarche parce qu'un nom inscrit dans l'histoire est une richesse, un atout maître dans une société où les privilèges, à peine abolis, ont ressurgi plus vivants que jamais. Lui-même se livrera à une hyperactivité autobiographique, destinée à remodeler son passé pour le rendre plus présentable. Faut-il parler de mensonge ou d'affabulation protectrice quand il affirme appartenir à la vieille race gauloise de Vercingétorix, qui a résisté aux assauts des barbares venus du Nord, et se prétend issu de la prestigieuse famille des Balzac d'Entragues, dont une représentante a été la maîtresse d'Henri IV et la mère de deux de ses enfants? Lorsqu'on lui contestera sa prétendue parenté avec cette famille, alliée aux Bourbons et aux seigneurs de Rubempré qui donneront leur nom au héros d'*Illusions perdues*, il aura ce mot: « Tant

pis pour eux!» Il introduit d'ailleurs la famille Balzac d'Entragues dans son principal roman historique, *Sur Catherine de Médicis*, entremêlant autobiographie, fiction et histoire, pour brouiller définitivement les pistes.

Depuis sa naissance juste avant le coup d'État du 18 brumaire et l'ascension de Bonaparte – accueilli en héros à son retour d'Égypte – jusqu'à ses 20 ans sous la Restauration, puis durant toute sa vie, Honoré connaît, comme son père, une grande instabilité politique qui alimentera ses réflexions.

## Une enfance sans amour

Ses parents, absorbés par la carrière mouvementée de Bernard-François entre différents régimes et par leurs activités maçonniques et mondaines, ont-ils vraiment eu le loisir de s'occuper de lui ? L'ébauche d'un texte de 1838, intitulée *Analyse* puis *Anatomie des corps enseignants*, développera l'idée fondamentale que « le père et la mère tuent presque toujours moralement parlant leurs enfants ». Balzac donne au verbe *tuer* tout son sens : il s'agit d'un véritable meurtre psychique – par affection excessive ou par indifférence – dans cette entreprise difficile que constitue l'éducation. Il l'a appris à ses dépens.

Quoi qu'il en soit, cette rue de l'Armée-d'Italie qui l'a vu naître au n° 25 est idéalisée dans *L'Apostrophe*, l'un de ces *Contes drolatiques* écrits par Balzac entre 1832 et 1837 en hommage à Rabelais dans une

langue archaïsante qui pastiche celle du XVI<sup>e</sup> siècle : « C'est une rue toujours neuve, toujours royale, toujours impériale [...] ; une rue bien pavée, bien bastie, bien lavée, propre comme un mirouère, populeuse, silencieuse à ses heures, coquette, bien coiffée de nuit par ses jolys toicts bleus ; brief, c'est une rue où je suys né, c'est la royne des rues [...] » Pourtant Honoré garde de ses premières années l'image tenace d'« un enfant presque en haillons un livre à la main », si poignante dans *Louis Lambert*. Un enfant « dans un état voisin de l'indigence », nourri de pain et de livres, avide de mots. Misère à l'évidence plus affective que matérielle. Car Honoré a dû se rendre compte très tôt du fait que son petit frère Henry, lui, était un enfant adulé parce qu'adultérin. Son second prénom, choisi avec le plus grand soin, est à la fois celui de Jean-François Alexandre de Margonne, son vrai père, et celui – cela tombe bien – de Bernard-François Balzac. Honoré n'en parlera que bien plus tard dans sa correspondance, mais il doit sentir depuis longtemps qu'il n'est pas l'objet de la préférence de sa mère. La jalousie a certainement assombri son enfance. En 1813, un court séjour en famille lui donne l'occasion d'assister aux soins empressés, prodigués à son petit frère, alors âgé de 5 ans et demi, tandis que lui-même en a 13. L'a-t-il déjà rencontré auparavant, au cours d'une brève visite à ses parents ?

Rien dans la correspondance très lacunaire de ces années ne permet de l'affirmer. Mais sa jalousie est assez tenace pour se manifester à diverses reprises dans l'œuvre romanesque, en particulier en 1832 dans la partie de *La Femme de trente ans* intitulée *Le doigt de Dieu*. Les regards sournois que la petite Hélène lance à son frère, la «sauvage attention» avec laquelle elle l'observe, sa souffrance manifeste et l'«horrible regard» avec lequel elle le pousse dans la Bièvre, sont probablement la transcription autobiographique des fantasmes du jeune Honoré. De même que la complaisance sadique avec laquelle le narrateur décrit la violente chute du petit frère, qui se fracasse la tête sur les rochers.

M. de Margonne, le père biologique d'Henry, prévoit de lui léguer deux cent mille francs, reconnaissant par là même de façon implicite sa paternité. Mais le destin ne sera finalement pas favorable à cet enfant naturel qui végétera lamentablement comme arpenteur à Mayotte. La maturité dictera à Honoré ces paroles d'une lettre à sa mère de mars 1849 : «Toi et Dieu savez bien que tu ne m'as pas étouffé de caresses ni de tendresse depuis que je suis au monde et tu as bien fait, car si tu m'avais aimé comme tu as aimé Henry, je serais sans doute là où il est, et dans ce sens, tu as été une bonne mère pour moi.» Le fils trop aimé mourra dans son île en 1858, à peine deux mois avant son vrai père, dont il ne verra jamais la fortune.

Ce sentiment d'abandon va s'exprimer dans tous les romans de jeunesse sous la forme d'un cri du cœur : « Comment une mère a-t-elle pu abandonner son fils aîné ? Comment a-t-elle pu le reléguer dans un village loin d'elle et le confier aux soins d'une étrangère ? » (*Le Vicaire des Ardennes*). Les lettres de Balzac expriment la détresse de n'avoir pas été choyé. Il va se complaire dans le rôle d'enfant – voire de fils – avec ses maîtresses – Mme de Berny, la duchesse d'Abrantès, la marquise de Castries, Mme Hanska, qu'il finira par épouser *in extremis*, six mois avant de mourir, après tant d'années de correspondance amoureuse. En toutes ces femmes, il verra des mères, bonnes ou mauvaises, mariées à des hommes aussi incapables de les rendre heureuses que son propre père l'a été pour sa mère. Cette image, si frappante pour lui, du couple parental qu'il va rencontrer à plusieurs exemplaires, lui inspirera *Physiologie du mariage*, analyse au scalpel du drame intime et social de l'adultère. Mais aussi les *Contes drolatiques*, où foisonnent les histoires de maris trompés. L'analyse sociologique et la paillardise sont deux moyens de surmonter son désespoir. Dans une lettre capitale adressée à Mme Hanska le 26 octobre 1834, il décrira l'architecture de *La Comédie humaine*, en cours d'édification, construction au sommet de laquelle il placera son « moi, enfant et rieur ». Rieur, peut-être pas toujours, enfant certes. Et il passera sa vie



à chercher des mères d'adoption et des familles de substitution, réelles ou imaginaires, pour combler le manque d'amour ressenti dans sa propre famille.

Sa mère est à l'évidence le prototype de Fœdora, l'horrible en latin, « la femme sans cœur » de *La Peau de chagrin*, froide, incapable d'amour et d'un cynisme tranquille, image qui poursuit Honoré depuis l'enfance. On a pu voir en elle l'image du monde, de cette haute société dans laquelle il a toujours voulu pénétrer sans y parvenir vraiment. Mais ce monde interdit ne serait-il pas d'abord celui de l'amour maternel, dont il a été privé si longtemps, et qui lui a laissé un irréparable sentiment d'exclusion ? En face de Fœdora se dresse, dans *La Peau de chagrin* et dans *Louis Lambert*, la femme idéale, Pauline, tendre et généreuse, qui console et dispense sans compter son amour bienfaisant, contre-modèle de la mère indigne.

Entre 1803 et 1807, Laure et Honoré, revenus chez leurs parents, ont été confiés à une gouvernante particulièrement sévère. Même la présence à la maison de leur grand-mère maternelle, venue chez sa fille après la mort du grand-père Sallambier, n'adoucit pas leur vie quotidienne, pourtant confortable. Bernard-François, nommé administrateur de l'hospice général de Tours, adjoint au maire, jouit d'une assez bonne situation pour acheter un hôtel particulier en 1804 au 29, rue d'Indre-et-Loire

(aujourd'hui 53, rue Nationale). Une cour pavée, un bâtiment principal, avec une façade de dix mètres et trois croisées, flanqué de part et d'autre de deux bâtiments de communs. Du coup, les réceptions n'arrêtent pas, les notables défilent et la belle Mme Balzac a tous les succès. Elle y reçoit en particulier Ferdinand Heredia, comte de Prado-Castellane, l'un de ces nobles espagnols réfugiés en France, vivant à Tours, et qui, lorsque les troupes napoléoniennes ont envahi l'Espagne, sont devenus prisonniers sur parole. Il va être son amant, comme plus tard M. de Margonne, père d'Henry. Le contraste est criant entre la brillante vie mondaine des parents et l'abandon moral des enfants. À moins de 5 ans, Honoré devient externe à la pension Le Guay, près de chez lui. Il suit les cours de catéchisme de l'abbé Laberge. Les filles, quant à elles, sont inscrites à la pension Vauquer, dont on retrouvera le nom dans *Le Père Goriot*.

## Au collège

À 8 ans et un mois, le 22 juin 1807, Honoré est entré, comme pensionnaire au collège de Vendôme, ancien établissement oratorien, plus éloigné mais plus prestigieux que le collège de Tours et fréquenté par les fils de la bonne bourgeoisie et de l'aristocratie. Le registre des élèves décrit un « caractère sanguin, s'échauffant facilement, et sujet à quelques fièvres de chaleur ». Le triste séjour qu'il y a fait entre 1807 et 1814 est retracé dans *Louis Lambert*.

Le collège de Vendôme, imposant et isolé, dispense alors une éducation sévère, « moitié religieuse, moitié militaire ». Ces « bâtiments monastiques », décrits dans le roman, consistent en « une vaste enceinte soigneusement close où sont enfermés les établissements nécessaires à une Institution (sic) de ce genre : une chapelle, un théâtre, une infirmerie,

une boulangerie, des jardins, des cours d'eau. Ce collège, le plus célèbre foyer d'instruction que possèdent les provinces du centre, est alimenté par elles et par nos colonies. L'éloignement ne permet donc pas aux parents d'y venir souvent voir leurs enfants. La règle interdisait d'ailleurs les vacances externes». Balzac écrira à Mme Hanska qu'il n'a vu sa mère que deux fois en six ans. Mais sa sœur Laure dit l'avoir vu deux fois par an, à Pâques et à la distribution des prix. L'exagération évidente traduit bien le sentiment de l'enfant d'avoir été abandonné et oublié dans cet endroit affreux, privé, comme Louis Lambert, « de toute communication avec le dehors et sevré des caresses de la famille ». Discipline de fer, férule de cuir, punitions, confession. Il est souvent puni et mis à l'« alcôve », réduit étroit où il dévore les livres de la riche bibliothèque du collège. Quelques éclaircies cependant : en 7<sup>e</sup>, il obtient un accessit de discours latin. La même année, en 1809, son camarade Jean Joseph Tourangin lui présente sa cousine Zulma, alors âgée de 13 ans, venue lui rendre visite. C'est la future Zulma Carraud, qui deviendra à Versailles l'amie de sa sœur Laure et restera toute sa vie sa plus fidèle complice. En 6<sup>e</sup>, Honoré obtient les premiers accessits en version latine et orthographe, avec les appréciations : Conduite : « bonne ». Caractère : « doux ». Dispositions : « heureuses ». En 4<sup>e</sup>, il remporte un second accessit de version latine. Décidément

le latin est sa matière forte. On comprend qu'il puisse plus tard lire Spinoza dans le texte. En tout cas, il est amusant de voir Balzac, qui n'entrera jamais à l'Académie française, placer Louis parmi les « Académiciens », c'est-à-dire les meilleurs élèves, décorés de la croix et du ruban rouge. D'ailleurs, le narrateur et son ami, qui incarnent chacun une facette d'Honoré, expriment tous deux l'espoir de devenir célèbres.

Mais de la même façon que Louis Lambert, Honoré, en avril 1813, a dû être ramené d'urgence à Tours, soudain frappé d'une espèce de *coma*, ainsi décrit par Laure Surville dans l'ouvrage qu'elle a consacré à son frère : « Devenu maigre et chétif, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts, il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que répondre quand on lui demandait brusquement À quoi pensez-vous ? Où êtes-vous ? » Surmenage intellectuel ? Symptôme névrotique ? Accablement dépressif ? On en retrouvera le souvenir dans la prostration de Louis Lambert ou dans la catalepsie du colonel Chabert, tenu pour mort et enterré dans la fosse commune des soldats. L'enfant s'est donc reposé quelque temps dans la maison de ses parents à Tours, qui vient d'être vendue, mais qu'ils vont cependant occuper jusqu'en 1814. C'est à cette époque de son adolescence que les rêves de gloire

d'Honoré se font plus insistants. C'est le moment, écrira sa sœur Laure, où « il commençait à dire qu'on parlerait de lui un jour et ces paroles, qui faisaient rire, devinrent le texte de plaisanteries incessantes. Au nom de cette célébrité future on lui faisait subir une infinité de petits tourments, préludes des plus grands qu'on devait lui infliger pour l'illustration acquise ».

Honoré est vite envoyé « à la campagne » pour se refaire une santé. Mais où ? À La Caillerie, propriété de M. de Savary à Vouvray, étant donné les relations très amicales entre les familles Balzac et Savary ? Plus probablement au château de Saché, dont le châtelain M. de Margonne, peu satisfait de son mariage avec la fille de M. de Savary, petite et contrefaite, est l'amant de Mme Balzac. Ce premier contact réparateur avec Saché sera suivi de bien d'autres séjours, comme si la douce hospitalité de Saché devait peu à peu remplacer l'atmosphère familiale. La jalousie originelle devient désir de prendre la place du frère jaloué. En tout cas, c'est probablement de ce premier séjour que date une inscription gravée au couteau sur le lit de sa petite chambre. Cette chambre monacale mais à la vue somptueuse, il tiendra à l'occuper à chacun de ses séjours à Saché, pour y écrire à loisir, maugréant d'être interrompu par la cloche du dîner. Demeurée intacte, elle est particulièrement émouvante. Il y écrira ses plus

grands romans, *Le Père Goriot*, *Illusions perdues*, *César Birotteau*, *Louis Lambert*, *Séraphîta*, *La Recherche de l'absolu*, *Maître Cornélius*. Il y concevra *Le Lys dans la vallée*, *Eugénie Grandet*, *Le Curé de Tours*, et en remaniera bien d'autres selon son habitude. On voit encore sur son petit bureau le massicot avec lequel il coupera les rames de papier.